

De la croûte des phrases lentement déchantées.
Le bel ange assagi, assis à mes côtés
Décryptait le message pour le détricoter
Du jeu des sons, du sens des noms
Des rythmes asymétriques débridés
Aux bribes arithmétiques qui voudraient dérider
Le visage crispé par l'incompréhension
De cet ange damné qui en perd la raison

Esprit

En attendant la fin du monde
Je pense à toi depuis mon toit
Dans ma sous-pente où je conçois
Sur du papier le tour du monde
J'ai vu son toit, ce toit du monde
Où j'ai vécu treize ans à l'ombre
De ses pics, ses forêts sombres
Sous le soleil d'un bleu de ciel
Qui chaque jour, là, étincelle
Sur des pagodes aux toits en or
Où courent les singes, ces météores
Et où la vie multicolore
Au son des cloches dans un décor
De robes de moines et de saris
Affiche, impudique, son bonheur
Face aux grands buffles, aux vieux boucs gris
Que la mort appelle à grands cris
Les chariots, les processions
Les chants dévots s'élèvent en chœur
En une poignante incantation
Au dieu sanglant couvert de fleurs

Le lac du bonheur

Sur un grand lac tout blanc une barque gelée
Est amarrée à l'arbre où se perche un corbeau
Qui parle le langage du maître de ces eaux
Il a vu bien des anges se poser sur ses branches
Et beaucoup d'amoureux au printemps sous leur ombre
Dont les promesses heureuses sont gravées dans son tronc
Là-haut des cordes tristes balancent dans le vent
C'est l'arbre des pendus portant chance aux amants
Qui peut tirer la corde gagne un tour dans la barque
Aux paradis des pauvres quand le lac est glacé
On dit que bien des corps noyés désespérés
Nagent encore dans ses eaux et sortent à la nuit
Ils vont dans les chaumières pour tirer les bretelles
Des amoureux menteurs, des couples infidèles
Telle beauté farouche morte depuis cent ans
A de nombreux amants qu'elle voit au nouvel An
On les retrouve mourants la corde entre les dents
Cette sorcière immonde dont la beauté inonde
Le lac pour le printemps lorsque la sève monte
Sait parler au corbeau comprendre son ramage
Cet oiseau est oracle il prédit l'avenir
Mais il se trompe souvent il perd le souvenir

D'une époque où les barques sous les feuilles des saules
Berçaient avec douceur épaule contre épaule
Dans le clair de la lune glissant sur l'aube brune
Des squelettes enlacés comblés de volupté

La mort des braves

Nodules affrétés aux canules impropres
Pénétrant, cisaillant reconnaissant les incisives

Révisées, reprises en langue hermétique
Faille où la puissance infaillible mais bleue

Recoud les anniversaires à l'envers où s'écoulent
Heureux, les souffles qui n'effacent rien

Lumière à bougie, sarcasmes répétés
Néant du creux où les reins se confondent

Éblouis, sereins, rapiécant, éternels
Les impossibles dires, les molles conclusions

Tout disparaît à l'encan, tout se trouble au désir
Jamais ils ne s'essoufflent, et pourtant ils reviennent

Aux éternels déjà dissous à la joie trop impure
Divagations et larmoyants abîmes

Déesse des seins

Comme une femme humide par un vent de tropique
Dont le corps assoiffé se tend, torride, vers la pluie
Imbibant, lavant, désaltérant et purifiant
Le long parcours des jours qui défilent sans joie
Dans les moments perdus à pondre des enfants
Et les bonheurs gagnés à bien les fabriquer
Quand on parle d'amour, elle ricane et sourit
Dans la tiédeur d'une case sur une feuille blanche
Une case cochée, encore un point gagné
Au pays du soleil sur un bout de papier
Où mon poème se terre en sa terre natale
Chaude femme mouillée par trop de volupté
Oubliant la douleur qu'elle prépare en secret
Roulée dans l'avenir du bonheur des enfants
Elle chante au crépuscule, sa langueur dans le vent
Et elle sait caresser une tête frisée
Un genou écorché, nourrir un ventre vide
Désaltérer de lait une gorge assoiffée
Endormir d'un sourire un enfant qui soupire
Son seul bien ici-bas, elle distille la joie
Un alcool très puissant qui protège du froid
Ce trésor est sans fond, son amour est sans fin

La femme ou la gazelle, la chienne, le zébu
La zébrelle, la lionne et même la démone
Sont océans de tendresse pour leurs petits
Chaîne ininterrompue en ses deuils inconnus
Amour le vrai divin, sujet serein d'un éternel féminin

Déesse des dents

En me donnant la vie
C'était me condamner
À disparaître un jour
Oh, déesse des dents
Me donnant du plaisir
Tu me fis accepter
Aussi bien la douleur
Et dans l'amour aussi
Ce sont ces deux couleurs
Qui distribuent les cartes
Du malheur du bonheur
Le sens de l'existence
Ce choix si singulier
Tu ne l'as pas livré
Ni non plus de notice
Des vertus et des vices
L'altruisme et l'égoïsme
La paresse la bassesse
Volonté et faiblesse
Que tu distribuas
Au hasard des fureurs
Des joies et des torpeurs
De présences et d'absences
De deuils et de naissances